

Les hommes entre 17 et 55 ans ont reçu l'ordre de partir vers l'intérieur.

Partir où et comment ?

Dimanche, le 16 -juin les troupes françaises, bousculées sur les bords- du Rhin, se retirent vers les Vosges. Un flot ininterrompu de soldats passe par le village à la tombée de la nuit s'étaient des pyrénéens, harassés, avec- des mulets, dans une ambiance triste et démoralisante.

Un calme apparent s'installe- le lendemain. A la radio le Maréchal parle d'une façon lamentable.

Mardi matin 18 juin, le temps est beau et chaud, une forte détonation me réveille brusquement à 6 h 30. C'était le Krebs-Brueœkle que l'arrière-garde française a fait sauter-. Je m'habille légèrement.

Des soldats du 42 RIP circulent dans les rues. Ils disent qu'ils sont l'arrière-garde française : la situation est louche, il flotte quelque chose de bigarre dans l'air pourtant nous sommes confiants.

Je reste à la maison Chacun cherche à savoir ce qui se passe. Sur le seuil de la cour, nous bavardons avec Emile Wisson II affirme « Si ce n'était pas défendu, j'irai encore travailler aujourd'hui à Colmar comme hier »

Des soldats s'installent devant notre maison vers Walbach, dans les vignes et sous les arbres avec des mitrailleuses et des fusils mitrailleurs. Ca promet !

Il semble qu'après des palabres cette unité se soit déplacée pour prendre position dans les taillis et les vignes vers la Chapelle.

Un avion de reconnaissance allemand survole à plusieurs reprises la vallée à une hauteur de 50 mètres à peine. Je le vois bien du haut, du grenier, comme il se balance. Des soldats tirent quelques coups de feu.

Tout à coup. on annonce l'arrivée de soldats allemands. Les mitrailleuses commencent à tirer. Je cours ça et là. De la fenêtre de la cuisine je vois arriver des cyclistes sur la route nationale : ce sont les premiers allemands.

On entend les mitrailleuses qui tirent toujours. Nous gagnons la cave. Grand-père était sur le « Preilacker » en plein feu des mitrailleuses. Enfin il arrive à la grande satisfaction de grand-mère et de Tante Cécile.

Nous somme : mon père, ma mère, Anna, François, Grand'mère, Gérard et les parents de Fanny. Ces derniers étaient des amis de Tante Cécile. Des personnes de Colmar et de Logelbach qui auraient mieux fait de rester chez elles.

Vers onze heures les premiers soldats allemands casqués, lourdement bardés de fusils, grenades, et munitions passent en file indienne dans la rue. Je les observe à travers une fenêtre de la cave. Une idée me passe dans la tête "Voici donc les: « soldats de l'Anti-Christ. » d'après certaines déclarations qu'en avait fait la propagande. Des sauvages !

Ne te montre pas, dit mon père car ils pourraient t'emmener.

13 heures : Je monte au grenier et de la petite fenêtre j'assiste au pilonnage de la Chapelle par l'artillerie allemande, guidée par des fusées de différentes couleurs, sans doute des indications quant aux cibles à détruire»

14 heures : Subitement le vacarme me semble inquiétant, il se rapproche et je me réfugie à nouveau avec les autres dans la cave. Des allemands avaient crié dans la rue « Alles in die Haeusser. »

Alors commence le pilonnage systématique du village par l'artillerie allemande, pratiquement à bout pourtant.

Des obus passent par le toit de notre maison. Elle est secouée, c'est l'enfer, le vacarme est étourdissant, la poussière et le goût acre des obus explosés entrent par les fenêtres de la cave... " Tu as la guerre. " me dit M. Nuninger, car j'étais très curieux.,,

A la première accalmie je sors dans la rue pour constater que les maisons de l'autre côté de la rue étaient toutes en flammes.

Dans la maison des frères Baumgartner j'observe que les meubles que Tante Cécile avait amenés de Colmar partent en fumée.

Notre maison a le toit éventré, la cuisine et une chambre de l'étage sont démolies, mais par miracle, le feu ne s'est pas déclaré. J'ai découvert par la suite, au grenier, les morceaux d'un obus incendiaire de gros calibre qui s'était cassé sans mettre le feu.

Dans le jardin, le long du mur de la buanderie, j'ai constaté qu'il y a un petit tonneau en métal rempli d'essence qui était percé par un éclat d'obus ! Il avait été caché là par Mr. Nuninger. ?Quelle chance que l'essence ne se soit pas enflammée !

Mon père était affolé, mais mon grand-père qui avait vite saisi la situation me dit que je devais me placer sur le toit de la forge avec une bassine remplie d'eau pour asperger régulièrement les poutres et veiller à ce que le feu ne prenne pas de notre côté de la rue. C'était une mesure vraiment efficace.

C'est du haut de ce toit, sous la chaleur au début, que j'assiste au triste spectacle d'un village qui part en fumée. Heureusement qu'une légère brise soufflait de l'est. J'y reste toute la nuit, alors que l'artillerie allemande continuait à envoyer ses obus au fond de la vallée. Le rouleau destructeur de la guerre avait passé avec force à Wihr-au-Val !

Vers 5 heures du matin, le vent tourne et souffle légèrement de l'ouest et ramène une étincelle qui s'incruste au sommet du clocher fortement endommagé de l'Eglise. Et, pour parfaire; 1s drame, l'église se met à brûler. Les cloches tombent avec fracas dans le brasier et quand le dernier feu s'était calmé la désolation et la tristesse enveloppent le village en ruine.

Plus bas dans la rue quelques hommes, refusant la fatalité luttent avec des moyens de fortune contre l'extension du feu.

La douleur des gens qui ont vu leur maison et tous leurs biens réduits en cendres est immense. Les uns extériorisent leur désarroi par des pleurs, des lamentations, des hurlements, d'autres erraient silencieux et hagards, le regard dans le vide autour de ce qui restait de leur domicile. Et maintenant ? Où aller ? Que faire ? Avec quoi ?

Et j'ai pu constater les dégâts dans le village. Les corps calcinés des deux pauvres pensionnaires de la maison des sœurs étaient encore sur le banc dans le jardin, des vaches, des cochons noircis, les ventres gonflés répandaient une odeur répugnante..

Je n'ai pas travaillé cette semaine. Nous avons nettoyé la maison, réparé le toit en nous procurant des tôles ondulées du dépôt militaire de l'usine en bas du village.

L'appel du 18' Juin d'e de Gaulle est passé inaperçu. Dimanche, le 23 juin l'office fut célébré dans le côté droit intact de l'église par une assistance désorientée.

Beaucoup de monde de l'extérieur, venu en vélo, se pressait ce jour-là dans le village pour constater l'étendue du malheur des gens de Wihr-au-Val.

Plus tard, à Colmar de longues files de prisonniers français convergeaient vers les casernes. La population les soutenaient en leur apportant des victuailles au grand mécontentement de leurs-gardiens.

Je reprends mon travail le 27 juin, alors que les troupes allemandes arrivent à la frontière espagnole.

Désormais, il fallait composer avec les allemands. A la Banque nous comptions en marks. Le principal client était Mr. Edel du Kopfhuis qui versait ses recettes importantes, produit des repas plantureux des officiers allemands. Mais la vie économique marchait au ralenti. Au village on s'occupait à déblayer les ruines.

Le 11 août de nouveaux prix furent affichés pour les marchandises et les salaires, tout relevé de 80 % environ.

Un détachement de RDA fut commis à, Wihl-au-Val pour monter des baraquements pour les sinistrés.

Le 31-8-40 j'ai fêté mon 18ème anniversaire. J'ai noté dans mon journal : " Ma mère a fait un gâteau aux reine-claude. " Est-ce bon m'a-t-elle demandé ? " Aujourd'hui j'ai ressenti qu'au fond mes parents m'estiment beaucoup. "

Que peut espérer un garçon de 18 ans de plus ? Car dans ma famille on ne s'embrassait pas beaucoup. Il m'a semblé que l'amour familial laissait à désirer et de fait cela me manquait, d'où mon extraordinaire satisfaction !

Raymond Tannacher